TABLES DES MATIÈRES

BORIS PAHOR
Le kaki (*traduit par Andrée Lück Gaye*) 11

VLADIMIR KAVČIČ
Procès-verbal (*traduit par Andrée Lück Gaye*) 19

ANDREJ CAPUDER
Florence (*traduit par Andrée Lück Gaye*) 33

BERTA BOJETU
Première partie: Filio (*traduit par Zdenka Štimac*) 47

DRAGO JANČAR
Aethiopica, le retour (*traduit par Liza Japelj Eliad*) 69

FERI LAINŠČEK
Au lieu de qui fleurit la rose
(*traduit par Liza Japelj Eliad*) 81

JANI VIRK
La porte (*traduit par Polona Tavčar*) 97

LELA B. NJATIN
Tremblement de terre à Ljubljana
(*traduit par Danielle Charonnet*) 105

ANDREJ BLATNIK
Kyoto (*traduit par Liza Japelj Eliad*) 129

Bio / bibliographie 141

FERI LAINŠČEK

AU LIEU DE QUI FLEURIT LA ROSE

deux extraits

LIVRE PREMIER

1.

Il était une fois un garçon qui aimait l'obscurité.
Or, plus il rêvait de la grande nuit, celle qui mettrait une fois pour toutes Lacki roma sous son aile, plus la lumière envahissait son univers. Finalement Tereza, sa mère, allait jusqu'à lui interdire de garder les yeux fermés pendant la journée. Dès qu'elle le surprenait les paupières closes, elle lui tirait les oreilles; une oreille en avant et l'autre en arrière. Ou alors, elle s'en prenait si furieusement à ses cheveux qu'il avait pendant toute la journée mal à la chevelure. En même temps, elle s'adressait à Dieu en braillant, disant de lui ouvrir enfin les yeux, puisque seul celui qui va les paupières ouvertes de par le monde, peut espérer de ne pas s'égarer.
Le garçon ne comprenait pas sa prière, car il n'avait pas l'impression d'avoir un chemin.

Puis vint un temps où on lui enlevait jusqu'à ses nuits.
Son père Mariška, qui avait l'art de débarquer juste au moment où le garçon avait fini par l'oublier, rentra de nouveau de ses errances et cette foisci, il s'installa. Tereza, la mère, dut lui rincer à l'eau savonneuse les éraflures et les entailles sur sa poitrine et sur son ventre. Elle les tartina ensuite copieusement avec la pommade de hérisson et y apposa des herbes fraîches. Mariška ne lui fut pourtant pas particulièrement reconnaissant pour sa peine et pour ses soins, comme si d'autres blessures, invibles, l'avaient tourmenté d'une manière bien plus cuisante. "*Cent fois baba Hotile m'a prédit qu'on me prendrait la tête et voilà qu'on va me la prendre pour de vrai!*" pérorait-il. "*Maudite, maudite, maudite, cent fois maudite soit baba Hotile et sa folle cervelle et sa tête folle!*" se déchaînaitil, allongé sur la couche. "*Je lui marcherais sur la gueule, si elle pouvait encore l'ouvrir! Je lui taillerais les courroies dans le dos, si elle en avait encore un!*"
"*Laisse baba tranquille!*" l'implorait Tereza. "*Elle n'est plus. Et les morts ne doivent jamais être coupables de rien.*"

"*Baba Hotile et basta!*" hurlait Mariška de plus belle. "*Jamais aucune autre bonne femme ne m'a prédit la mort! Toutes absolument toutes les bonnes femmes me disaient que je traverserais ce monde en seigneur et que je serais un grand jusque dans ma mort, il n'y avait que baba Hotile qui ne voulait pas s'enfoncer ça dans le crâne! Maudite, maudite, maudite, cent fois maudite soit baba Hotile et sa folle cervelle et sa tête folle elle ne voulait pas se le mettre dans la tête et moi pas dans la vie c'est comme ça c'est uniquement de sa faute!*"
"*Si ça se trouve t'as fait quelque chose de terrible?*" Tereza, la mère, se laissa à son tour gagner par le désespoir.
"*Fait, fait, fait, une merde, voilà tout ce que j'ai fait!*" grommela Mariška. "*Que quelqu'un ose seulement me montrer du doigt le doigt lui sèchera! Que quelqu'un souffle un mot la langue se figera dans sa bouche! Que quelqu'un vienne me chercher le tonnerre le réduira en grains de pavot!*" déliraitil tout au long de la nuit et il ne permit point qu'on souffle la lampe.

Le garçon fouinait sous la bâche, mais même là, il n'y avait plus d'obscurité pour s'y perdre en songe. Il s'agitait donc et s'éteignait au bord du sommeil, en essayant en vain de s'extraire de cette lumière pourpre qui le lacérait comme un feu vif. De surcroît, le visage intrus du père se dessinait à travers cet éclairage aveuglant. Son poil hirsute lui chatouillait le nez, ses lèvres, rugueuses de gerçures, lui glissaient le long du front, avec çà et là un contact chaud. "*Comment tu as dit qu'il s'appelle déjà?*" lança Mariška en direction de la mère pendant ces câlins si désagréables au garçon.
"*O!*" soupiratelle. "*Par la croix du calvaire, t'as encore oublié comment s'appelle le petit?!*"
"*Oublié! Je n'ai rien oublié!*" s'emporta le vieux. "*Le petit, c'est le Petit! Seulement maintenant je voudrais savoir son vrai nom, le nom de baptême. Dieu m'est témoin que je ne veux pas mourir sans l'entendre et le retenir.*"
"*C'est Šanji*", lâcha finalement Tereza.
"Šanji", s'étonna Mariška en se tournant complètement vers sa femme. "*Ei, ei, folle cervelle de femme, tête folle de femme comment tu as pu donner un nom pareil à mon fils?*" Puis il se pencha de nouveau sur l'enfant lui demandant: "*C'est Šanji, vraiment?*"
"*Šanji!*" souffla le garçon, définitivement réveillé.
"*Šanji?!*" répéta le vieux. Puis plusieurs fois: "*Šanji! Šanji! Šanji! Šanji? Non ce n'est pas bien comme ça! Ça ne va pas du tout! Seulement*", il rongea un peu ses ongles, "*où estce que je trouverais le temps pour lui inventer un autre nom, un vrai? Ils peuvent débarquer n'importe quand! Ils risquent d'être là d'un moment à l'autre les charognards!*"
"*Mariška!*" l'appela Tereza après un moment d'une voix basse, complètement changée. "*Mais qu'astu commis de si atroce, pour qu'ils viennent te chercher et que tu doives mourir? Peutêtre, que Dieu le veuille, t'es devenu simplement fou?*"

"*C'est ça, c'est ça,*" marmonna le mari. "*Les gars de la OZNA* m'ont pris en grippe!*" Puis il se recoucha, juste pour pleurer un coup et rassembler ses forces. "*Toi, toi, mon petit*", chuchotatil à l'oreille du garçon. "*Je n'ai jamais eu assez de temps pour penser à toi. Ni même pour prier Dieu qu'il veille sur toi à ma place. Je ne t'ai jamais apporté rien de bon, alors que je devrais au moins te faire goûter du sucre, pour t'apprendre qu'il existe aussi des douceurs dans la vie. Tu vois, et là, quand je voudrais bien faire toutes ces choses, je n'ai plus de temps du tout. Les mecs de la OZNA risquent de venir à tout moment que le diable les emporte et leur chie sur la tête!*" Il cracha très haut dans l'air et se leva avant que le crachat ne retombe.
Lorsqu'il renversa par la suite sa valise en bois, un son creux en sortit, comme une prémonition.
Lorsqu'il l'ouvrit, seulement un violon blanc gisait au fond.

2.

Mariška, le père, résolut d'apprendre au Petit à jouer du violon avant l'arrivée de la OZNA.
Il le lui enfonçait sous le menton, le retournant dans tous les sens afin de trouver le meilleur emplacement. Il le cognait avec l'instrument, lui tapait sur les doigts, si bien que le garçon ne pouvait que balbutier et grincer des dents. Il lui déplaçait les paumes sur le chevalet et l'aidait à conduire l'archet, au point que les cordes crissaient et gémissaient. Un certain temps Tereza, la mère, observa ce martyre en silence, puis elle prit quand même l'enfant en pitié et se mit à brailler, demandant de le laisser tranquille au moins la nuit. Mais Mariška, qui lançait tout le temps des coups d'oeil vers la porte, comme si les hommes de la OZNA allaient d'un moment à l'autre pointer leur tête à travers la bâche, la repoussait en lui assenant même quelques coups de violon sur la tête. C'est ainsi que, tout fièvreux, il expliquait à son fils comment glisser avec les doigts sur les cordes et comment, à l'aide de l'archet, en tirer les sons les plus sublimes. Entre temps, il lui caressait tendrement le front en sueur, pour le frapper de nouveau un instant plus tard, le pincer et le maudire comme un animal.
"*Si tu deviens premier, ce sera toi le patron et tout le monde sera sous tes ordres!*" lui disaitil. "*Si tu es deuxième violon, il n'y en aura qu'un seul audessus de toi, à commander!*" lui criaitil à l'oreille au milieu de cette effroyable musique. "*Et même si tu n'es qu'un simple ménétrier, nul ne pourra balayer avec toi ça non! Seulement, tu dois faire gaffe*

*OZNA: sigle de la police secrète slovène pendant quelques années après la fin de la 2e Guerre. N.d.T.

d'avoir toujours un peu d'argent dans une poche secrète!" il le menaçait avec l'archet. "*Il faut toujours en avoir au moins assez pour te racheter un crincrin, si par hasard, diable, quelqu'un t'écrase celuici sur la tête ou si une bonne femme soûle pisse dedans.*"
Le garçon faisait oui de la tête, raclait les cordes et sanglotait.
Il faut dire que, dès qu'il avait saisi un air ou un conseil paternel au cours de cette tempête chahutante qui l'abrutissait et le rendait d'autant plus gauche, le vieux promenait déjà autrement l'archet et lui chantait une autre chanson. De temps à autre Mariška, grisé par une complainte, lui reprenait l'instrument pour en jouer luimême. A ce momentlà, le garçon pouvait pendant quelques instants refermer ses yeux et dégourdir ses mains endolories. Et la mère de soupirer bruyamment, disant que le sang s'était sans doute mêlé à la cervelle du vieux et qu'il vaudrait encore mieux que le diable l'emporte.
Or, à présent, Mariška ne faisait que rire et chanter pour elle.
"*Oi, ma femme, ma femme, que ferastu, que ferastu*," lui jouaitil à l'oreille, "*que ferastu, car je mourrai, car je mourrai*," appuyant tendrement son violon sur l'épaule de sa femme, "*car je mourrai, car je mourrai, et je n'ai plus un sou pour boire un coup, et je n'ai plus un sou pour boire un coup.*"

Ensuite Tereza, la mère, pleura.
Le père Mariška, quant à lui, jura terriblement et demanda au garçon: "*Tu vois comme il est blanc, mon violon? Qu'en distu, pourquoi estil si blanc?*"
Le petit haussa les épaules.
"*Pour pouvoir le retrouver, si jamais tu le perds dans la nuit!*" lui enseigna le vieux en le lui calant de nouveau sous le menton.

3.

Le charivari venu de la bicoque de Mariška finit par réveiller tout le voisinage. Les vieillards d'abord se mirent à toussoter. Puis les nourrissons commencèrent à s'agiter. Leurs mères élevaient la voix et les repoussaient dans le sommeil en bougonnant. Les maris grognaient et juraient dans leur demisommeil, jusqu'à ce que cette colère les échauffe au point de les réveiller complètement et qu'ils se redressent sur leur couche. Bref: ça bouillait et ça bouillonnait à Lacki roma comme dans un chaudron gitan. Ce qui suffisait amplement à créer la panique. Emergés de leurs rêves, ils questionnaient leurs voisins carrément à travers les murs en planches fines de leurs cabanes sur ce qui pouvait bien se passer. Ils maudissaient les Tsiganes, se lamentaient de leur destin commun et cherchaient à deviner à qui le trop plein de misère avait encore fait déborder le vase.

Ce fut finalement le vieux Čejč qui souleva la bâche servant de porte et, penché en avant, introduisit sa tête à l'intérieur. "*Un raffut de chien*," glapitil d'une voix zozotante. "*Les honnêtes gens dorment et vous, vous gueulez comme si vous aviez mangé des champignons fous!*"
A côté de la tête blanche de Čejč caquetait celle encore plus blanche de sa femme Marga, qui ajouta: "*Quels champignons fous, Čejč! Même un poison acheté ne viendrait pas à bout de ces romanos! Ils vont nous soutirer le dernier nerf, à nous autres vieillards qui leur avons donné notre âme et les avons mis au monde!*"
Le charme de la musique rompu, Mariška se souvint de nouveau de la OZNA. Il bondit et cogna sa tête contre la poutre du plafond. Il poussa un cri et s'empara de la douleur de ses deux mains. Du coup, la couverture, dans laquelle il était jusque là enveloppé, glissa de sa poitrine et découvrit sa blessure ouverte.
"*Hou!*" s'exclamèrent les visages à la porte. Toute une foule se pressait déjà aux côtés de Čejč et de Marga.
"*Un raffut de chien, Mariška!*" reprit Čejč en zozotant. "*Mais qu'estce qui se passe ici? Un grand malheur est arrivé dans ta maison et nous, nous dormons comme des moutons et nous n'entendons point tes appels au secours!*"
"*Je n'appelle rien ni personne!*" riposta Mariška quand il eut repris son souffle. "*Pourquoi appeler quand je sais très bien que c'en est fini de moi?*"
"*Eh doucement, doucement!*" dit Marga en se frottant les mains et en les essuyant dans ses jupons. "*Arrête de divaguer s'il n'y a que tes tripes sorties du ventre, on va les remettre en place.*"
"*Rien n'est sorti, Marga*," répondit le blessé en couvrant de la main son ventre ensanglanté et voilà que sa plaie perdit son aspect effrayant... "*Seulement*," repritil en scrutant tristement les visages de plus en plus nombreux, "*j'ai d'autres choses, bien plus maussades, sur la bosse! De telles affaires, mes amis, que ni le diable ni le bon Dieu ne peuvent plus me sauver!*"
L'assemblée se resserra en attendant, le souffle coupé, qu'il leur fît part de son malheur. Même Tereza et le garçon, le violon blanc posé sur ses genoux, étiraient le cou avec curiosité. Un instant, un silence gonflé de prémonition souffla sur Lacki roma. Et dans ce silence, où il semblait que le monde entier tendît l'oreille, le père Mariška lâcha: "J'ai étripé un type de la OZNA!"

Sur le foyer commun flambait un grand feu de camp.
Les gens assis autour du feu cogitaient sur le destin du fuyard en se perdant en conjectures.
Et malgré les arguments de Mariška, les hommes se montrèrent très fermes. Tous, sans exception, se déclaraient prêts à ériger une barricade à l'entrée du campement et à défendre l'un des leurs jusqu'à la dernière goutte de sang. "*Ils*

n'ont qu'à venir, ils n'ont qu'à essayer!" s'égosillait le Gros Babič. *Ils comprendront une fois pour toutes que nous autres, les Tsiganes, nous sommes aussi des hommes.* Fico le Teigneux aiguisait déjà son long couteau de chasse sur la pierre noire et se rasait les poils de l'avantbras.
Pourtant, le vieux Čejč finit par semer le premier doute.
"*Réfléchissons, bonnes gens, réfléchissons!*" zozotatil. "*Je ne dis rien de vos plans, il faut juste bien aviser! La OZNA, ce sont des partisans! Et ceuslà, même les Allemands n'ont pas réussi à les extirper!*"
"*Heee!*" rétorqua Fico le Teigneux en brandissant son couteau acéré. "*Ce n'est pas la OZNA ni les partisans qui ont écrasé les Allemands, mais les Russes! C'est pour ça que je vous dis: les mecs de la OZNA, c'est de la merde! Les partisans, c'est de la merde! Et nous autres Tsiganes, nous sommes des Russes!*"
Il n'empêche, la plupart reniait désormais la fermeté de tout à l'heure. Ils tournaient autour du pot et s'observaient mutuellement jusqu'à ce que l'idée toute simple surgît: cacher Mariška. Cela tombait sous le sens. Miška l'Eclopé finit par avoir son mot: "*C'est ça, oui, il faut le planquer! Je vous le dis, il y a de ces trous sous nos baraques je suis bien placé pour le savoir, puisque c'est moi qui les ai torchées toutes, telles qu'elles sont de ces trous donc, où ni dieu ni homme ni chien ne le retrouveraient! Seulement, on doit le faire tout de suite, puis bien rebarbouiller les murs après!*"
"*Alors faisonsle!*" bondit le Gros Babič.
"*Ah le pied de nez qu'on va leur faire et après, ils n'auront qu'à le chercher, l'homme englouti par la terre!*" Fico le Teigneux piqua son couteau dans le sol.
"*D'accord, bonnes gens, d'accord!*" zozota de nouveau Čejč. "*Je vous préviens simplement je le sais, moi, et vous tous qui avez survécu à cette grande guerre que ces crapules sont capables de mettre le feu à la maison à cause d'un fuyard! Et il leur est arrivé plus d'une fois de cramer un village entier à cause d'un seul fugitif!*"
Les hommes se turent à nouveau.
Le garçon attendait en vain une quelconque objection.
Et lorsqu'il se tourna ensuite vers son père d'un air mal assuré, celuici souriait sans rien dire et avec une drôle de moue, mais souriait quand même. "*Ne vous affolez pas, mes amis, soyons raisonnables!*" leur ditil, toujours souriant et magnanime. "*Je vous ai répété cent fois que je ne suis pas venu demander de l'aide. Et je ne suis pas venu pour vous causer des ennuis non plus*", conclutil. Puis il marqua une pause éloquente. "*Je suis venu juste comme ça... je ne sais même pas pourquoi!*"
"*Mariška! Mais qu'estce que tu crois, Mariška?!*" s'exclamèrent d'une seule voix le Gros Babič et Fico le Teigneux. "*Que nous allons te laisser tomber comme ça, nous?*" dit le premier en tapant du poing dans sa paume. "*Nous, qui avons grandi ensemble comme les doigts d'une seule main?!*" renchérit l'autre en joignant les index des deux mains.
Cependant, les autres gardèrent le silence.

4.

Mariška le violoneux exécuta son dernier halgato au bord du grand feu de camp. Il jouait pour le Gros Babič et pour Fico le Teigneux, les seuls à avoir défendu sa cause jusqu'au bout. Il jouait pour le vieux Čejč, qui semait sa sagesse comme cela lui venait: tantôt en faveur de quelqu'un, tantôt en sa défaveur. Il jouait pour tous les silencieux, parce qu'ils se taisaient toujours. Et pour tous ceux qui ne se taisaient que cette foisci, parce qu'ils cragnaient la OZNA plus que les aïeux disparus euxmêmes.
Il jouait aussi pour les femmes et les jeunes filles, accroupies dans l'obscurité ou accrochées aux fenêtres. Pour elles, Mariška fit vibrer la corde la plus fine. Ainsi que pour la marmaille qui ne savait pas encore que cet air se faufilerait doucement dans leur âme et que beaucoup vivraient sa tristesse jusqu'à leur dernier jour.
Puis le musicien enleva son archet et déclara: "*Qu'aije fait de ma vie? Rien! Je n'ai même pas planté un arbre. De tout ça, il ne restera après moi que ce bout de chou.*" Il caressa le garçon et lui posa le violon sur les genoux. "*Et que Dieu vous garde, Tsiganes, si un jour quelqu'un oublie que je l'ai baptisé moimême et que dorénavant il s'appelle Halgato!*"
Mariška quitta Lacki roma avant l'aube.
A cause de son étoile malheureuse, on maudissait tout haut encore pendant longtemps cette chienne de vie gitane et on méprisait la stupide mort gitane. En dépit de cela, le garçon n'avait pas l'impression que son père fût mort, il lui semblait juste qu'il était parti dans les ténèbres.

LIVRE TROIS

4.

Le lendemain matin, l'attelage avec l'âne bringuebalait de nouveau à travers les villages dont Halgato se souvenait des précédents voyages. Sauf que cette foisci, Bumbaš ne déchargeait plus la meule à tous les coins de rue, même si les maîtresses de maison l'arrêtaient et l'en suppliaient. "*Je sais, ma bonne mère, je sais bien!*" refusaitil. "*Les couteaux sont émoussés et les casseroles trouées c'est de la vieille ferraille tout ça et ça s'en va au diable et moi, je ne peux pas être en cent endroits à la fois. Et comme je ne peux pas tout faire en même temps, alors je me dois malgré tout d'aller là où on a le plus besoin de moi en ce moment*", il les rembarrait en gesticulant. "*Puisque, tenez*", il mettait la main dans sa poche intérieure comme pour en retirer l'enveloppe que finalement il ne sortait pas, "*on me mande carrément par la poste, le premier adjoint luimême m'a écrit: "Venez, Monsieur Bumbaš, venez de suite! Tout est émoussé, tout est troué, la rouille nous menace! Nous allons à la ruine, nous nous précipitons à la faillite, le*

plan quinquennal sera remis en question si vous ne venez pas nous délivrer!" Et que vaisje faire? Bien sûr que je vais voler à leur secours! Fichtre! Sinon on risque de me dénoncer à Tito!" Il retroussait sa moustache et se hâtait devant l'attelage pour n'être point rattrapé par l'ouvrage. Derrière le virage il s'applaudissait et se félicitait tout haut en riant. "*C'est ça, c'est ça!*" il menaçait en arrière avec son index. "*Maintenant vous n'avez qu'à bêler! Vous n'avez qu'à vous gratter! Encore un peu et vous vous mettrez à genoux devant ma meule, à tel point je vous ramollirai!*"
Halgato soupesait longuement une réflexion qu'il finit quand même par énoncer:
"*N'empêche, je ne sais pas tu crois que c'est bien?*"
"*Eh!*" fit le Rémouleur en lui jetant un coup d'oeil. "*Bien sûr que c'est bien. Nous avons un atout dans la manche! On n'en a jamais eu. Maintenant on l'a.*"
"*Je ne sais pas je ne suis pas sûr?!*" le garçon continua à tergiverser. "*Peutêtre ben que oui, peutêtre ben que non? Et pour Pišti, il faut gagner des sous.*"

Finalement, Bumbaš quitta la grandroute et engagea l'âne dans une ornière qui déboucha dans une cour. La maisonnette, à moitié cachée par un châtaignier et dont le toit ployait sous les branches d'arbres fruitiers, était petite mais coquette. Sur la véranda vitrée fleurissaient des plantes en pot, sur les murs grimpait le liseron. Et: quelle ne fut pas la stupéfaction de Halgato lorsqu'il s'aperçut que des Tsiganes habitaient ici.
"*Hein, Zyeuxclos?*" fit le vieux tout aise de son étonnement. "*Qu'estce que tu en dis, Zyeuxclos? Tu en perds la parole, hein?*" ditil et il lui donna une grosse claque sur l'omoplate.
Le garçon n'y comprenait rien.
"*Plus tu regardes, plus tes yeux poussent*", dit Bumbaš mystérieux. "*Plus tu penses, plus ça te fait mal à la cervelle! Mais évidemment, tu ne trouveras jamais tout seul: un palais comme celuici, de tous les Tsiganes de cette Terre, il n'y a que Bažika qui a pu se le construire.*"
Le garçon n'y comprenait toujours rien.
"*Bažika Joška,*" confirma le Rémouleur. "*Bažika Joška le Musico!*"
"*Bažika Joška ne peut pas vous recevoir. Bažika Joška se repose!*" annonça sèchement l'homme endimanché qui venait à leur recontre.
"*Ah,*" Bumbaš fronça les sourcils. "*Il ne peut pas?*" Il se pinça le nez et dissimula aussitôt sa colère. "*Je vous en prie je vous en prie,*" ditil en enlevant son chapeau. "*Nous nous sommes levés quand il faisait encore noir. Nous avons voyagé la moitié de la nuit et toute la matinée. Et nous mettrons tout autant pour revenir d'où nous sommes partis. Comment marcheronsnous en pensant que tout ce chemin n'a mené à rien?*"
"*Oui,*" l'autre opina du bonnet. "*Vous marcherez avec peine. Car vous allez pieds nus et vous n'avez pas de cheval,*" poursuivitil bien qu'ils fussent chaussés et accompagnés d'un âne. "*Mais j'ai dit ce que j'avais à dire. Bažika Joška se détend et que Dieu nous préserve si quelqu'un le dérange pendant son repos!*"

"*Bon*", céda Bumbaš, "*d'accord, dans ce cas nous allons attendre. Nous attendrons tout le temps qu'il faudra!*" déclarail, revissant furieusement son chapeau sur la tête et il retourna auprès de CriCri.
"*Quoi?*" fit l'autre inquiet.
"*Quoi quoi?*" fit le Rémouleur la tête baissée, lançant des regards sombres. "*Nous allons dételer. Nourrir la bête. Nous reposer les pieds. Puis le soir tombera. Et comment Bažika Joška dormiraitil la nuit après avoir fait la sieste tout l'aprèsmidi?*"
L'homme se mordit la lèvre et fixa longuement les visiteurs d'un oeil vitreux. Il hésitait visiblement entre essayer un autre prétexte ou les chasser en toute simplicité. "*Mais pourquoi êtesvous tous des damnés romanos?!*" il frotta le vide dans ses paumes. "*Bažika Joška ne donne pas d'aumône! Bažika Joška ne supporte pas la pauvreté! Ça lui tape sur les nerfs, à Bažika Joška, et vous venez encore et toujours! Vous lui ôteriez le morceau de sa bouche, vous lui enleveriez la peau, vous fouilleriez même dans son cul pour voir s'il n'y a pas quelque chose à prendre, tout, vous emporteriez et boufferiez tout, jusqu'à ce que Bažika Joška devienne de nouveau le premier des gueux!*"
Bumbaš reprit son élan pour expliquer à ce gitan ombrageux la raison de leur venue. C'est alors que surgit parmi les troncs d'arbres fruitiers un vieillard qui marchait en faisant traîner ses sabots. Tout voûté et rabougri, il penchait constamment d'un côté à cause d'un pied boiteux; c'est pourquoi il s'appuyait sur un bâton noir, orné de cercles en laiton. Il s'approchait lentement tout en les dévisageant tour à tour avec curiosité, en biais comme un oiseau. Et bien que Bumbaš enlevât déjà son chapeau et s'inclinât, il s'arrêta d'abord près de son étrange gardien et le réprimanda longuement du regard. "*Ei, ei, Klantoš, Klantoš!*" secouaitil la tête. "*Je t'ai entendu, j'ai tout entendu! Voilà que tu mens encore et que tu éconduis les gens! Tu fais de moi un avare, tu me fais passer pour un lamentable grippesous!*" il le menaça de son bâton. "*Ei, Klantoš! Tu ne prends même pas la peine de regarder le visiteur dans les yeux et déjà tu me dis que tu l'as chassé, parce que tu as vu de loin son âme pourrie!*"
"*C'est cela même, Bažika Joška Bači!*" Bumbaš se précipita, sentant l'occasion se présenter. "*Je ne suis qu'un traînemisère, mais là, je ne suis pas venu pour quémander. J'ai cheminé la moitié de la nuit et toute la matinée, mais je ne suis pas venu pour moi. Je vous ai juste amené ce gamin, ce gringalet!*"
Le vieux Tsigane sortit de sa poche un énorme mouchoir, le déplia et se moucha le nez un long moment. Ensuite il le replia soigneusement, le remit dans la poche et réarrangea sa veste de la main. "*Je vois, je vois bien que tu me l'as amené,*" fitil en se tournant vers le garçon. "*Seulement je ne peux pas savoir pour quelle raison tu l'as conduit ici?*"
"*Vous n'allez pas me croire, Bažika Joška Bači!*" Le Rémouleur fit pivoter son chapeau.
"*Le gamin joue!*"
"*Ah!?*" s'éclaira le vieillard, manifestement surpris.

"*Oui!*" trépigna Bumbaš. "*Il joue depuis tout petit. C'est terrible comme il sait jouer.*"
"*Hu!*" s'anima Bažika. "Et moi qui croyais qu'il était sourd ou aveugle. Moimême je l'ai cru, alors que je ne suis pas aussi impulsif que Klantoš."
"*Oui,*" se tortillait maintenant Bumbaš. "*C'est un sauvageon, il est un peu bizarre, mais n'empêche, il joue. Croyezmoi, il joue terriblement. Je vous assure, Bažika Joška Bači, si seulement vous daigniez lui prêter une oreille? Si seulement vous vouliez l'écouter un tout petit peu?*"

5.

Le vieillard, assis sur la véranda, tirait avec volupté sur sa pipe à long tuyau. Puis il ordonna à Klantoš de préparer le violon.
Bumbaš s'agitait sur le petit banc, triturait son chapeau, le relissait de nouveau et soupirait sans cesse. "*Si vous pouviez, Bažika Joška Bači, vous qui avez fait de la musique dans toutes les csardas de la Hongrie, de la Bačka et du Banat, si vous pouviez placer le gamin dans une seule, dans une toute petite, dans la plus minuscule csarda, alors on serait sauvés*", l'imploraitil. "*Si vous pouviez, Bažika Joška Bači, vous qui avez combiné et conduit tous les grands orchestres tsiganes, si seulement vous pouviez le pousser dans la moindre petite bande ordinaire, alors nos lèvres embrasseraient vos plantes de pieds jusqu'à la fin de nous jours*", il pérorait, bien que le vieux ne l'écoutait que d'une oreille. "*Si vous pouviez, Bažika Joška Bači, vous qui étiez de toutes les noces, au village, à la ville et au château, si vous pouviez arranger une seule petite fête pour le môme, je vous ramènerais de chaque mariage le gâteau de la promise...*" Pas moyen de le stopper, même quand le vieillard pinçait déjà les cordes et ne l'écoutait plus du tout.
Halgato voyait bien que ces litanies déplaisaient au vieux. Mais on n'y pouvait rien, Bumbaš restait Bumbaš. Parfois si courtois qu'il pourrait frayer avec les curés. D'autres fois si dégonflé que même les femmes de Lacki roma se gaussaient de lui. Et ensuite si soupe au lait qu'il s'en pinçait et qu'il aurait bouffé son propre nez et les oreilles si ç'avait été possible.
"*Alors, mon musico!*" le vieillard finit par se tourner vers le garçon. "*Voyons un peu comment les oiseaux chantent en toi?!*"
Halgato rentra en lui. Suspendit son souffle. Réprimant une envie invincible de fermer les yeux à nouveau. Le violon que lui tendait Bažika Joška lui paraissait trop grand, trop noir et tout bizarre.
"*Allez, vasy!*" le poussait Bumbaš. "*Merde, merde, merde!*" il froissait son chapeau.
"*Quoi, quoi, qu'estce qui se passe?!*"
"*Non!*" gesticula le vieillard. "*Laissonsle! Il a raison! Il fait bien de se retenir. Il fait bien*

de renifler et de faire des chichis! Un authentique musico ne s'empare pas si facilement de l'instrument d'un autre."
Le garçon lui savait gré de cette défense. Pourtant, si reconnaissant fûtil, il préféra ensuite déplier le chiffon et prendre en main son violon blanc.
"*Phou!*" siffla Bažika Joška et il mordit dans le bout de sa longue pipe, qui trembla toute entière. "*Phou!*" Il la sortit de la bouche d'un geste rapide et frappa un coup violent contre la table, au point que les cendres s'envolèrent.
"*Mais ça!...*" il se pencha vers le violon du petit, le visage transfiguré, "*mais c'est le Merle blanc?!*" Il recula tout hérissé, se leva à moitié sans l'aide du bâton, fixa tour à tour Bumbaš...Klantoš...le garçon...puis de nouveau le violon. "*Mais ça,*" soufflatil après un moment, puis il s'affaissa sur le siège sans en décoller les yeux, "*ça ne peut pas être, ce n'est pas possible que ce soit le Merle blanc?!*"
"*Bažika Joška?!*" fit Klantoš bondissant pour le soutenir sur le siège. "*J'ai bien dit que ce n'est pas bon!*"
"*Quoi qu'estce que tu as dit?*" gesticula le vieillard qui le frappa sur les mains. "*Tu n'es qu'une semence de serpent, Klantoš!*" s'exclamatil et il le cogna avec son bâton au point qu'il dut quitter la véranda, le fayot, et qu'il guettait maintenant de l'escalier comme un chien pour voir ce qui allait se passer.
Finalement, Bažika Joška le Musico se repencha sur le violon blanc.
Il le couva du regard, le caressant de sa paume ouverte. Il écarta du pouce la corde la plus fine, puis toutes les autres encore. Il plongea ses yeux dans l'abîme de sa caisse, la seule à être noire. Il chuchota en elle. Tendit son oreille vers elle. L'admira longuement. Ecouta de nouveau pendant un long moment son âme. Pour enfin acquiescer.
"*C'est bien ça,*" se ditil.
"*C'est lui.*"
"*Le merle blanc.*"
Dans le silence qui souffla sur la véranda et partout autour, il ralluma sa pipe éteinte. Il savourait les bouffées de fumée blanche, claquait la langue pour mieux la déguster et crachait le surplus de salive. Il postillonnait par terre, sur la table et de temps en temps même sur les jambes de Bumbaš et de Halgato. Ils ne bougèrent pourtant pas; sa stupéfaction les avait complèment subjugués.
"*Je l'ai connu, celui à qui le Merle blanc était destiné,*" finit par murmurer le vieillard. "*Il n'a jamais joué dans une bande tsigane, car nous ne voulions pas de lui. Il devait aller son propre chemin, bien qu'il fût un grand musico,*" raconta le vieux si doucement si bas que ce fut à peine audible.
"*C'était vraiment un Tsigane misérable.*"
"*Son nom était Mariška.*"

6.

"*Oui!*"
"*Ce Mariška n'a jamais confié à personne ce qu'il en était vraiment. Les autres ne racontaient que ce qu'ils avaient entendu de deuxième main*", chuchota Bažika Joška Bači. "*Les uns trouvaient ça à peine crédible, d'autres tout à fait vrai. Cependant: ce qui est certain, c'est que la Grande Guerre a emporté Durla Olah, qui a maintenant à peu près mon âge dans l'autre monde. Et qu'ensuite, quelques années plus tard, la seule tristesse sèche à moins que ce ne soit quelque maladie très secrète a également vaincu sa femme Pavlica. Ce couple avait laissé deux orphelins malheureux Mariška, l'aîné, et Jušiška, de trois ans sa cadette. Il est tout aussi sûr qu'en trentedeux, à la frontière, les gendarmes serbes ont poignardé le virtuose hongrois Zoltan Borbaly Zingarus qui avait passé en contrebande plus de pièces en or que d'argent ordinaire. Les ducats, ainsi que l'argent ordinaire ont été volés, évidemment. Par contre, son violon a traîné encore longtemps dans les dépôts de la douane. C'est que ces fous de Serbes n'avaient pas idée qu'il valait cent fois plus que toute son oseille.*
Oui!
C'était un véritable violon noir, façonné par un luthier de renom, comme on en a rarement vu de ce côté de la frontière!
Oui!
C'était un instrument semblable au mien, mais en mieux. Toute personne qui a eu le privilège d'entendre la pureté de son timbre, sentait la convoitise monter en lui. Rien d'étonnant donc que nous tous, les musiciens gitans, nous venions souvent le contempler. Comme des gosses, on lorgnait à travers les volets et on suppliait puérilement les gabelous pour qu'ils nous le montrent de plus près, de temps à autre. Du coup, à leurs yeux aussi, son prix montait. Mais que veuxtu, nous autres romanichels n'avions pas d'argent. Et que feraient ces gandins de Serbes de nos pièces de monnaie, alors qu'ils pouvaient étriper et dépouiller jusqu'aux os tout trafiquant ou fuyard clandestin avec la bénédiction de l'Etat? Et que feraient ces bedons de Serbes de nos maigres oies et poules, tandis que les villageois leur apportaient de la tambouille autrement plus abondante? Enfin, que feraientils de notre marchandise volée, alors que c'est justement pour nous la reprendre qu'ils nous pourchassaient sans pitié?
Oui!
Pourtant, je me souviens parfaitement: il y avait là un jeune gardefrontière serbe, Jovo Lukič Jovica, né quelque part audessous de Niš. Ce n'est pas un secret: comme tous les siens, lui aussi aimait bien se rincer l'oeil inférieur sur nos filles. Et il s'est entiché de la petite Jušiška probablement parce qu'elle le repoussait sans pitié si bien que pour elle, il a promis à son frère Mariška ni plus ni moins que le violon noir du virtuose magyar.

Oui!
Voilà l'histoire!
Franchement pas belle, cette affaire!
Que Dieu leur pardonne, à Jovica le Serbe et à Mariška le Tsigane!

Cette nuitlà donc, grâce à une ruse, Mariška a attiré sa soeur dans cette hêtraie à la frontière qui appartient à Petarni, qui pousse toujours là, mal mais en silence. Cette nuitlà, sous les yeux de la jeune fille, le gendarme lui a remis comme prévu l'instrument noir du feu Zoltan Borbaly Zingarus dont les légendes chantent encore de nos jours l'immense talent. Oui, ça s'est passé comme ça mais qu'estil advenu après?! Il se peut que le frère, tout à sa nouvelle joie, n'ait pas été sensible à la détresse de sa soeur? Peutêtre que le frère, attentif au son des cordes, soit resté sourd à ses cris à elle? Ou alors ceux qui me l'ont raconté en sont convaincus il s'est assoupi en jouant et a dormi jusqu'au matin, jusqu'au moment où le violon était déja devenu blanc. Car, voilà ce qui s'est passé cette nuitlà: le soir sa face était encore noire et le matin elle était devenue blanche.
Oui!
Telle que vous la voyez!" Bažika Joška Bači prit pour la première fois l'instrument des bras de Halgato. "*Car il est là, ce violon!*" Il le souleva, le caressa et le renifla de nouveau. "*Et lorsque le frère l'a vu ainsi blanc à l'aube, il savait sans doute déjà que sur cet instrument, une vérité terrible s'était gravée à jamais. Car: on a retrouvé la fille à midi à la frontière avec deux balles dans la poitrine. Responsable ellemême de son sort, en outre, coupable soidisant d'avoir voulu passer de l'autre côté clandestinement.*"

Traduit par Liza Japelj Eliad

BERTA BOJETU

PREMIÈRE PARTIE: FILIO

Debout au centre de la salle d'exposition, entourée d'un groupe de personnes, je bavardais. J'attendais que le vernissage s'achève. Je cherchais du regard l'homme que j'attendais. Je le connaissais d'ici. En général, quand il arrivait, il baissait la tête, me saluait, faisait plusieurs fois le tour des tableaux, et moi, durant le vernissage et plus tard, dans le brouhaha qui m'environnait, je l'oubliais. Cette fois-ci je voulais l'arrêter. Le voir venir, curieux, et aussitôt disparaître m'emplissait de colère.

Un mouvement dans la foule troubla ces pensées. Des connaissances rencontrées dans les galeries ou dans la rue et des collègues formèrent un arc de cercle entre moi et l'orateur. Je saisis quelques mots sur le prix de la biennale, sur la danse et le vol des femmes-oiseaux, sur le succès de l'exposition. Cela passa vite, c'était toujours pénible.

Il se tenait près de la porte.

Les gens venaient à moi et me félicitaient. J'étais bouleversée. J'avalai un apéritif, puis rapidement un deuxième. Il était encore là. Je fis un pas vers lui. Je sentis subitement dans ma bosse une puissante tension. Je ne savais pas, ou peut-être l'avais-je oublié, que cette poussée sous mes omoplates pouvait être si intense. Je craignais qu'on le remarque et reculai jusqu'au mur ; je tendis le bras et reçus le salut d'une main desséchée. Rouge sous l'effort, je levai la tête et saluai l'homme aux cheveux bruns et bouclés.

Etrange, je ne l'avais jamais vraiment regardé mais maintenant, semblables à une langue, mes yeux rampaient sur lui. Il me parut paisible et bon. S'il pouvait voler, il frissonnerait dans le vent, tant il est maigre, pensai-je. Il se tenait là, comme s'il m'attendait.

— Vous avez fait beaucoup de choses ces deux dernières années, prononça-t-il.

— Oui, dis-je, m'éloignant en demi-cercle, car j'avais l'impression que mes omoplates, particulièrement le droit, soulevaient mon corsage. L'émotion me broyait les mains, les jambes et surtout le dos, horriblement. Je remarquai son embarras, muet, et pourtant palpable, comme s'il avait peur. Je ne pus supporter cette violence et m'en allai en me cramponnant à un pilier. C'est ainsi lorsque je peins, pensais-je, cela se manifeste de façon moins sonore, mais néanmoins ainsi. Je tressaillis, un frisson glacé me parcourut le dos. Je voulus secouer la tête

pour m'en dégager, mais déjà une femme me prenait par le coude et m'entraînait vers un groupe.
Je me retournai, il n'était plus là.
Je restai très peu de temps, je devais marcher et me calmer ; je vais exploser, pensais-je, si je ne pars pas tout de suite, si je ne me retrouve pas seule. Le môle s'étendait tout près de là. Je sentis à peine le crépuscule qui tombait sur moi, je ne reconnus que le mur le long duquel je marchais. Je voulais rentrer. Lentement, comme par crainte de perdre cette chose en moi qui m'empêchait d'avancer, je me dirigeai vers la maison. Cette chose dans mes mains, dans mes jambes, cette chose qui soulevait mon dos, cette chose qui tremblotait et en même temps se tenait immobile, cette chose était effroyable. Sous mon omoplate droit, elle croissait comme une fleur, feuille à feuille, toujours plus immense, et me clouait lourdement au sol. Confuse, étrangère, elle vivait en moi et m'obligeait à chercher le repos. J'ouvris la porte fermée à clé et grimpai sur le coffre dans le vestibule. Cela me fit du bien.
Je me réveillai. Recroquevillée, je n'ouvris pas les yeux, je réfléchis à cette soirée. La veille au soir, j'avais été, pour la quatrième fois, confrontée à cet état qui semblait vouloir dire qu'il fallait partir. Mais j'étais restée, et j'étais toujours là, je m'en réjouissais. Quelques mois plus tôt, c'était arrivé avec plus de douceur, plus de douleur, ma faiblesse avait empêché toute joie ; hier, il y avait eu la joie, me rappelai-je. Je finissais alors le tableau de ma mère. Je souhaitais le retoucher un peu, les plumes de sa queue me paraissaient trop rares, trop courtes pour ses jambes robustes, et les serres trop acérées pour son beau visage.
Elle n'a gardé que son visage, songeai-je alors. Brusquement, cela se déclencha. Je vomis, mon dos se tendit, mes bras et mes jambes devinrent pesants, quelque chose me poinçonnait la tête, y imprimait un autre souvenir, l'ouvrant et le composant d'images d'oiseaux oubliés depuis longtemps et, d'une certaine façon, miens.
Je me tranquillisai vite. Je me souvins que je pouvais maîtriser cet état si je laissais les images couler à travers moi, si je ne les craignais pas. Je me rappelai encore que toutes ces visions avaient commencé à m'habiter alors que j'étais âgée de sept ou huit ans. Tôt, un matin, nous parvinrent les cris, les supplications et les appels à l'aide d'une femme en détresse. Nous les entendîmes jusque chez nous. Ma grand-mère et notre servante rangeaient quelques affaires, moi, je me préparais à mon premier jour d'école. Elles échangèrent un regard apeuré, grand-mère me caressa les cheveux et sortit dans la rue en passant prudemment le seuil de la maison. Je la devançai et, en haut de la rue, en pleine lumière, nous aperçûmes un homme. Grand-mère se couvrit la bouche des deux mains, stupéfaite. Je pressentis plus que je ne sus qu'il était inconcevable de voir un

homme se promener à proximité des maisons. Dans la journée, nous ne les rencontrions jamais dans la Ville haute, excepté sur la place, devant l'église, les jours de messe. Pourtant celui-là se montrait, il était là, une grosse pierre à la main, penché, et il frappait par terre. Ma grand-mère ôta les mains de sa bouche et se précipita vers lui. Puis nous ne vîmes plus l'homme que de dos. Nous le suivîmes des yeux, grand et boiteux, qui chancelait en s'appuyant contre les murs pour enfin disparaître. Je fis un pas et m'immobilisai. Dans le caniveau gisait ma jeune mère. Le sang jaillissait d'elle, elle était brisée comme une cruche fracassée, elle remua un peu, tenta de se lever, puis retomba.
Sur le coffre, contre le mur, j'ouvris les yeux. A gauche, alitée, ma mère reposait sous une couverture, la tête enveloppée d'un linge, le bras recouvert d'un gros bandage ; sous le drap, elle était nue, et ce que l'on pouvait distinguer de ses épaules et de ses bras était bleu comme la prune. Je me levai et songeai qu'on avait dû m'amener ici en même temps qu'elle, car en la voyant dans cette rue j'étais tombée comme foudroyée. Je m'approchai du lit.
Ma main, tel un souffle, se posa sur son épaule. Une froide exhalaison, inconnue, morte, émana de sa peau. Je sentis quelque chose monter dans mon dos, y cogner de toutes ses forces pour en sortir, venant des bras et des jambes, tourbillonnant et s'élançant, me brisant et me jetant à terre. Je vis encore ma mère se lever, sans bandages ni blessures, s'approcher de la fenêtre et regarder longuement, pensivement vers la mer, ou plutôt par-delà sa ligne. Doucement, elle se mit à se secouer ; paisible, elle répéta ce geste pendant de longs instants, il n'y avait là aucune douleur, je le savais. Elle se brisa par petits spasmes, son corps craqua sur la face externe de ses deux bras, s'ouvrit jusqu'aux omoplates et des plumes y poussèrent ; elles se déployèrent curieusement et devinrent plumage. Puis elles envahirent son crâne, remplaçant les cheveux, continuèrent à se propager sur son cou qui s'allongeait, sur sa poitrine, sur son ventre et jusqu'à ses jambes qui acquéraient peu à peu une forme adéquate. Ses pieds devenaient des serres. J'eus alors l'impression de voler derrière ma mère, il me sembla que je l'appelais, que je volais comme à la poursuite du vent sur cette plage de galets où je tombais, où je me relevais et me débattais dans l'eau ; je me noyais, je ne savais pas nager, je m'élevais sur une montagne, je reprenais mon envol et retombais dans des abîmes, et il y avait là une multitude d'hommes qui empoignaient mon jeune entrejambes et le déchiraient en me prédisant des choses. Je vis encore ma mère s'avancer sur le rebord de la fenêtre, lever ses ailes et tourner la tête vers moi. Elle n'avait gardé que son visage.
Je restai longtemps, après toutes ces réflexions, allongée sur le coffre. C'est la seule chose dont je me souviens, et dans les années qui suivirent cela se perdit ; quand je songeais à ma mère, je ne ressentais plus qu'une petite douleur furtive

dans la plante des pieds, qui tentait de grimper jusqu'à mon crâne mais qui néanmoins se figeait.
Je dus affronter cette mémoire une nouvelle fois après m'être enfuie de mon île natale et avoir gagné le continent. C'était prévisible. Le voyage m'avait fatiguée et les derniers mois à la maison avaient été rudes. Le passé, la détresse, et ce qui chez moi ne portait jamais de nom se manifestèrent par de brefs signaux d'impuissance dans les jambes, par une tension dans le dos, mais je les chassai en travaillant. Je venais d'acheter une maison, celle que j'occupe aujourd'hui, et étais en train de l'aménager quand tout cela s'insinua dans mon esprit ; durant cette période, je me couchais sur le coffre comme un chien malade ou bien j'arrangeais mon nouveau logis, et mon corps, pareil à une mauvaise pensée, voulait revenir en arrière, il se tendait des pieds vers le dos et la tête, et semait chez moi la confusion, car il voulait être oiseau et s'échapper. Ces jours-là, mon corps m'enfermait de toutes ses forces dans un fol état d'impuissance, de tremblements, de spasmes, de métamorphoses. Je ne rentrais qu'à grand-peine dans la réalité, juste assez pour ne pas tâter mes plumes.
Cela faisait seize ans que j'étais sur le continent, et puisque cette transformation, ou quoi que ce fût d'autre, se produisait aux mêmes ou à certains moments précis d'impuissance, quelque chose allait arriver. Durant ces dernières années, rien ne m'avait particulièrement troublée. Avec la peinture, j'imprimais dans mon souvenir un peu de cet état, cela m'emplissait d'allégresse et se renouvelait plutôt dans la joie, comme la veille au soir après avoir rencontré cet homme insolite. Oui, il y avait eu la joie ; cela avait été un peu pénible, mais néanmoins agréable, comme si j'avais trouvé une image en moi. Depuis cette rencontre, c'était déjà la deuxième fois que j'y pensais.
Je me suis redressée, j'ai appuyé mes coudes sur mes genoux, et j'ai su qu'il y avait quelque chose, là, tout près, que demain ou un autre jour je verrai quelque chose ramper hors de moi, peut-être le visage de la veille, mais je ne savais pas si je le désirais ; cette chose rampera hors de moi et alors il faudra que je sache ce que je dois en faire.

* * *

Un mois plus tard, je posai le pied sur la plage de mon île natale. Malgré moi, je me rappelai les dernières semaines de mon séjour ici. Une peur indéfinissable m'envahit. Ma mémoire restait très floue, pleine d'imprécisions. En me dirigeant vers la colline, je me souvins. Je craignais de rencontrer Kate. Elle devait être déjà très vieille.

A l'époque, sextuagénaire corpulente aux bras robustes, elle avait l'esprit vif. Mes souvenirs étaient confus, mais je me revis fuir l'île, à bout de forces, presque à genoux.
Je secouai la tête et gravis la colline en empruntant un chemin sablonneux. Egarement. J'avais décidé de tout oublier, mais mon esprit m'imposait certaines images. Par le sentier des Femmes, j'atteignis la terrasse située derrière l'église. « Par le sentier des Femmes », dis-je à voix haute. C'est ce sentier par lequel je peux, aux yeux de tous, monter vers la Ville haute et descendre jusqu'au môle où se trouvent quelques barques dans lesquelles nous ne nous sommes jamais assises. Au même moment, je songeai au chemin caché entre les joncs où nous allions épier ce qui se passait dans la Ville basse, lorsque j'étais encore enfant. Les jours de messe, les hommes grimpaient jusqu'au sommet de la colline mais, pour nous, il n'existait pas de route menant à eux. Ils arrivaient par un large escalier qui, partant de la Ville basse, s'élevait jusque devant l'église. On les voyait au loin... Un bruit ou une voix me tira de mes réflexions. Je regardai autour de moi et remarquai un gamin.
Il portait une casquette noire, et je fus frappée par ses yeux clairs et vides. Il tenta de m'expliquer quelque chose à la hâte, mais je ne perçus que des sons incompréhensibles. Brusquement, tout s'éclaira. Je me retrouvais chez moi, et je me souvenais maintenant de ces enfants. Je m'étais promis de ne jamais revenir ; cependant, ma grand-mère malade me réclamait et, bien que je ne lui eusse pas laissé d'adresse, j'étais là. Le garçonnet avait disparu. J'entendis encore pendant un moment le bruit de ses pas. Il s'était évanoui dans l'obscurité qui tombait des murs, comme cela m'était arrivé, petite fille, tant de fois. Je revis les années où j'avais grandi et couru dans ces ruelles, tel cet enfant qui s'était volatilisé à l'angle d'une bâtisse. Nous filions à travers la ville, passant d'une cour à l'autre, car il fallait s'amuser et extirper de notre esprit une foule d'interdictions. Parfois, étourdies par le jeu, nous oubliions les recommandations de nos mères, mais nous finissions toujours par quitter la rue pour nous cacher derrière les murs. Ma grand-mère répétait constamment qu'on ne devait pas nous voir ensemble. Nous portions nos poupées et nos jouets sous nos jupes et nous ne les sortions, avec une sorte de jubilation, que dans les cours. Nous avions une poussette pour poupée, mais nous ne jouions avec que chez moi, dans la maison. Nous craignions de faire trop de bruit dans les rues pavées. Ma grand-mère nous mettait toujours en garde. Beaucoup plus tard, je compris qu'elle avait réellement peur. Avait-elle peur de Kate, comme moi et Mara ? Je me souvins aussi des courses et des jeux de cache-cache dans cette petite ville où je revenais aujourd'hui, et je songeai que, cela mis à part, j'avais gardé très peu de choses de ces années-là.

Je contemplai les fenêtres et les murs autour de moi, puis je m'assis sur un banc de pierre. Mes doigts se relâchèrent sur mon sac à main, et je ne souhaitai plus que rester ainsi assise et chasser l'angoisse qui m'empoignait. Ma tête allait exploser, des images que j'avais peine à retenir s'y bousculaient. C'était comme si j'appelais à moi le visage de ma mère qui, un bref instant, s'illumina. Je me rappelais peu de choses. L'idée de sa mort m'anéantissait, comme elle m'avait anéantie ce matin où elle nous quitta. Je ne la revoyais que décoiffée et fatiguée ; elle se traînait vers l'heure de midi hors de sa chambre en simple chemise, sans se soucier de personne. Elle ne vivait que pour elle, et j'ai longtemps cru que cette femme qui habitait notre maison était une étrangère. Quand elle mangeait, ses cheveux glissaient sur ses joues ; ses yeux clairs qui ne regardaient personne s'arrêtaient parfois sur moi et se troublaient. Je n'aimais pas qu'elle me scrute ainsi, qu'elle oublie de se détourner. Je me réfugiais alors dans les jupes de la servante ou dans celles de ma grand-mère pour y enfouir mon visage. Il arrivait parfois que nous nous retrouvions seules dans la cuisine, alors je m'enfuyais. Dès la première bouchée de cette nourriture qui l'attendait immanquablement dans le four et qu'elle portait à sa bouche, je me tenais déjà près du seuil, et je l'observais en coin de la porte, prête à détaler. Lorsqu'elle s'en alla, elle ne fut tout bonnement plus là. Elle ne me manquait pas. Je ne sais pas pourquoi je peins une étrangère qui est ma mère. Son visage, apparu une nuit, était devenu le lendemain oiseau pétri de ce visage. Comme elle me faisait souffrir, quand je la peignais ! Elle ne revint plus. Elle revint ce jour où je débarquai sur l'île. Elle se tenait devant moi, pareille au souvenir d'un jeu auquel elle n'avait jamais pris part, pareille au mur derrière lequel je cherchais à me protéger et auquel, plus tard, j'échappai. Elle se manifesta comme ces fleurs que ma grand-mère cultivait au milieu de la cuisine pour qu'on ne les remarque pas de la rue. Elle était ce souvenir qui tourbillonnait au cœur du temps où je grandis, au cœur des détails et des grandes choses, importante comme une femme hirsute et toujours courroucée apparaissant deux fois dans la journée, à n'importe quelle heure, pour se nourrir. Nous ne mangeâmes jamais ensemble. Je ne me rappelle pas l'avoir vue s'asseoir avec nous à table, pas même le dimanche, elle arrivait toujours plus tard, alors que nous nous séparions déjà en bavardant.
Je levai les yeux et me mis à contempler la mer à mes pieds. Je me retournai sur mon passé, et me dis que nous étions terriblement seuls, nous autres, qui étions restés dans ces deux villes. Sur le continent, on racontait que depuis quelques années nombreux étaient ceux qui fuyaient cet endroit, mais personne n'en connaissait la raison. Je plongeai la tête dans mes mains et éclatai en sanglots. Je n'avais pas pleuré depuis bien longtemps, depuis ces nuits passées dans le canot, durant ma fuite. Larmes de peur, d'impuissance et d'effroi à l'idée de ne

jamais pouvoir arriver nulle part. J'avais alors chanté ma force et ma colère, et étais parvenue à vaincre la nuit et la distance. Cinq jours plus tard, en fin d'après-midi, je me tenais sur le môle d'une ville aux pierres blanches.
Le jour de mon retour sur l'île, je pleurai au bord de la terrasse comme un enfant abandonné. Je me levai, essuyai mes larmes et, mes bagages à la main, quittai la place. Au tournant, je m'immobilisai devant une ruelle, et sentis toute mon anxiété d'enfant à la vue de ce réseau qui béait devant moi. J'avais réellement peur de ne pas retrouver le chemin de la maison.
Plusieurs fois, ces dernières années, j'avais tenté de comprendre certains événements de mon enfance mais, puisqu'ils pâlissaient au fil des ans, je m'étais résignée. Mal assurée, je continuai ma route. Comme ces rues étaient étroites ! Et si nombreuses ! Autrefois, elles me paraissaient longues et larges, mais elles ne constituaient qu'un mystérieux labyrinthe qui, partant du parvis de l'église, s'enchevêtrait en courtes ruelles dont la moitié se terminait en cul-de-sac. Après m'être égarée dans plusieurs courettes, j'atteignis enfin l'autre bout de la ville où, sur une petite place écartée, se trouvait ma maison natale.

Je pénétrai dans le vestibule. La lueur qui tombait des fenêtres situées près de la porte éclaira les hautes voûtes du plafond et la magnifique porte sculptée qui s'ouvrait sur la cuisine et sur un escalier en pente douce menant à trois chambres. Je me souvins alors que ces chambres à l'étage et cet escalier étaient presque superflus, ils ne servaient qu'un court moment de notre existence. Jadis ma grand-mère ne les regardait-elle pas avec une sorte d'envie en déclarant qu'elle aurait aimé se retirer ? Quel sens tout cela pouvait-il avoir alors ?
Tandis que je me remémorais ma chambre au premier étage, une sensation de joie m'envahit.
La commode et le miroir dans le vestibule se trouvaient toujours au même endroit, ainsi que le portemanteau où, toutefois, plus rien n'était accroché. Cette impression fugitive s'évanouit, cédant la place au souvenir de ma grand-mère. Je m'approchai de la porte de sa chambre, celle de gauche.
Je l'ouvris lentement. Paisible, couchée sur un lit surélevé occupant un coin de la pièce, elle tourna légèrement la tête.
— Tu es venue, Filio, c'est bien, dit-elle.
— Mère, articulai-je péniblement.
Ce fut le seul mot que je parvins à prononcer. Je m'agenouillai près d'elle et lui baisai la main.
— Je t'ai fait appeler pour t'embrasser et te donner ce qui te revient de droit. Durant les années que j'ai vécues ici, j'ai noté tout ce que j'avais vu et pu comprendre. Ce n'est pas très joli. Emporte tout ça et cache-le, ou bien montre-

le à quelqu'un ; c'est à toi de décider. J'ai caché ces écrits car je craignais Kate et le Commandant de la garde dans la ville, en bas, et qui sais-je encore... Nous avions toujours peur de quelqu'un ou de quelque chose.
Elle tourna la tête vers le mur avec lassitude ; je ne voulais pas la déranger. Dès qu'elle avait exprimé toute sa pensée, elle se détournait toujours de moi.
Je me levai ; il fallait m'habituer à l'idée que j'étais rentrée à la maison mais que, pourtant, tout était nouveau ; il fallait que je fasse quelque chose pour moi.
Je refermai la porte en silence et, dans le vestibule, ou plutôt dans l'embrasure de la porte d'entrée, je vis une femme à l'éclat passé ; aussi, au premier instant, eus-je peine à reconnaître son visage. Elle se tenait là comme seules les femmes d'ici savent le faire ; muette et patiente, elle paraissait attendre que j'achève les réflexions nées de ma conversation dans la chambre. Elle portait le costume national, et d'ailleurs il n'aurait pu en être autrement, je n'avais jamais vu de femmes habillées différemment avant de mettre le pied sur le continent. Sa jupe courte était très froncée, les manches de sa chemise descendaient jusqu'aux coudes, et un foulard était noué sous son menton. En réalité, il me sembla seulement être noué, car il pendillait de chaque côté, soulignant dans l'ombre, au-dessus d'une poitrine saillante, un cou beaucoup trop long. Elle se tenait là, sur le seuil, et j'avais besoin d'elle.
— Tu es belle. Je n'aurais jamais cru que tu deviendrais si belle.
Elle me retourna et me souffla au visage :
— La bosse est petite ; là-bas, dehors, on ne la remarque probablement même pas, sauf si on te déshabille.
Elle me retourna encore :
— Tes cheveux sont peut-être trop roux... Du reste, l'autre, là, était rousse elle aussi.
Elle désigna la chambre de ma grand-mère, et plus que je ne vis, je sentis, tandis qu'elle la mentionnait, de la jalousie, une ancienne jalousie certes, mais toujours de la jalousie. Quand elle me retourna pour la troisième fois, je la reconnus. Elle nous était familière, elle traînait toujours en ville ; du plus loin que je me souvienne, toutes nous la craignions, mais jusqu'à présent je ne l'avais encore jamais vue passer cette porte. D'ailleurs personne ne venait jamais, pensai-je. Et voilà qu'elle était là, pour la malade, probablement.
— Lorsque tu es partie, il y a eu de l'agitation pendant de longues semaines, en bas on a pris peur. Le Commandant a su plus tard que tu t'étais acheté une maison sur la côte. Les choses se sont calmées, on a apprit que tu te taisais.
— Que je me taisais sur quoi ? Je n'y comprends rien, dis-je vivement.
— Peut-être qu'il savait, tu étais très jeune, et l'autre, là, savait garder un secret.
Il me sembla que cette femme en connaissait bien plus long que moi sur nous,

mais j'oubliai cela sur le champ et demandai :
— Le médecin lui rend-il visite, ou bien...
— C'est Kate qui la soigne, dit-elle en m'interrompant.
— Mais Kate est au moins aussi vieille que mère, dis-je rapidement.
— Elle n'est pas vieille, répondit la femme avec surprise, comme si j'avais dû le savoir.
J'attrapai ma valise ; la sangle de mon sac glissa sur mon épaule et, me redressant pour la rajuster, je rencontrai le visage d'un oiseau, couvert de plaques rouges, avec des yeux très écartés et un front haut ; sous le foulard, je devinai des cheveux clairsemés. Tandis que je la regardais, je pris peur. J'avais toujours détesté les oiseaux. Ils me rappelaient les choucas du marais, en bas, et aussi quelque chose d'autre, mais cela m'échappa. L'un d'eux se tenait maintenant devant moi, pensai-je, installé en moi, comme tous les oiseaux de l'île. Elle m'observait et me haïssait, comme si elle m'enviait quelque chose.
— Est-ce que des hommes viennent te voir ? me demanda-t-elle, alors que je commençais à gravir les marches.
Elle baignait toujours dans la lumière, et je crus vraiment qu'elle allait s'envoler. On ne peut voler que quand on est très malheureux, pensai-je en lui jetant un nouveau regard. Elle était laide. Avec ses vieilles jambes maigres sous sa courte jupe froncée et serrée à la taille, avec ses longs bras et sa petite tête dressée, elle était laide, mais fière aussi, songeai-je, tandis que je continuais à monter vers le premier étage.
— Peut-on encore trouver de la nourriture et tout le reste à Dirana ? demandai-je du haut de l'escalier.
— Oui, encore. Ceux d'en bas y apportent tout ce dont tu pourrais avoir besoin, y compris le tissu ; tu pourras te confectionner un costume national.
Ils ne s'attendaient tout de même pas à ce que j'enfile ce costume ! Sur le sentier des Femmes, au-dessus et autour de Dirana, j'avais croisé quelques jeunes femmes habillées normalement, la coupe de leurs vêtements était stricte, il est vrai, mais banale.
Les jours suivants, indécise, je m'attaquai au nettoyage de la maison, je servais ma grand-mère, rapportais tout le nécessaire de Dirana et, en quelques jours, je trouvai que finalement la vie était assez agréable. Mère était de bonne humeur ; comme à l'accoutumée nous ne parlions guère, mais nous nous sentions bien. Elle ne mentionna plus son journal. Je l'oubliai, mais un incident sur le môle me le rappela.
Je descendais vers la plage par le sentier des Femmes et, devant Dirana, j'aperçus un groupe de personnes. Je venais chercher du papier. Je devais envoyer une lettre à la ville. Je me souvins qu'autrefois le papier faisait défaut sur l'île. Il n'y

avait que des cahiers scolaires qu'on nous distribuait au compte goutte. Grand-mère m'expliquait que c'était une vieille habitude. Personne n'écrivait jamais à personne, on n'en avait donc pas besoin. Elle disait qu'on trouvait sur l'île tout ce dont on avait besoin. Les hommes s'occupaient de tout.

Quelques jours plus tôt, alors que je descendais de la barque qui m'avait amenée, je m'étais souvenue de Dirana. C'était un endroit où nous nous voyions de près, pas comme dans les rues où nous passions rapidement les unes près des autres, tête baissée. Grâce à Dirana, toutes celles qui aimions à nous rencontrer, tandis que nous furetions pour dénicher du tissu ou toute autre chose qui manquait à la maison, nous pouvions nous toucher, échanger quelques mots. Nous nous offrions en secret nos regards et nos pensées, nous posions la main sur l'épaule l'une de l'autre, nous osions une tendresse que nous n'aurions sinon jamais connue. En dehors de ces instants, nous ne nous regardions jamais. Courbées, nous vivions les unes à côté des autres, nous nous hâtions de passer à côté de nous-mêmes, comme si nous avions oublié d'oublier ; nous savions que nous devions effacer de nos souvenirs toutes nos nuits, car nous n'aurions pu vivre avec toutes, mais seulement peut-être avec certaines d'entre elles, si elles avaient été belles. Enfant et adolescente, j'avais aimé Dirana différemment, plus sauvagement. On savait que l'on pouvait se cacher dans la pénombre de la ville, paresser, s'asseoir par terre ; et, souvent, avec Lana, Matija et deux autres encore dont j'ai perdu le nom, nous jouions au jeu de la pierre qu'on pose dans le creux de la main. « Partager la chandelle », disions-nous. Ainsi, nous nous touchions sans avoir honte de l'audace de nos mains qui fouillaient entre deux autres mains jointes, s'y insinuaient doucement, s'immobilisaient, lâchaient ou bien ramassaient le caillou ; moi, je prolongeais toujours indéfiniment cet instant. Je désirais imprimer dans ma mémoire cette chaleur, et mes compagnes aussi. Ce jeu du silence et du rapprochement se déroulait lentement, il laissa une trace à jamais. O ma Dirana...

Je passai devant un groupe de vieilles femmes. Elles m'arrêtèrent et je vis des visages depuis longtemps oubliés ; et voilà que je les reconnaissais tous, presque tous, et je remarquai à quel point ils se ressemblaient. Toutes ces femmes cachaient sous leur foulard des crânes étroits et oblongs aux fronts hauts et, derrière elles, quelque chose d'autre encore. Je le savais dorénavant de façon certaine. Les femmes de cette île exprimaient quelque chose qu'aucune autre vieille femme de ma connaissance n'exprimait, et je savais encore qu'elles en avaient un peu honte. Je le ressentis si fort que je fus persuadée d'avoir rencontré ici, pour la première fois, la fierté et la honte tout ensemble.

Elles m'entourèrent et se mirent à m'exhorter dans un dialecte que j'avais, lui aussi, presque oublié. Elles examinaient mes chaussures, et je compris. Elles

étaient chaussées de babouches, fermées par une boucle au-dessus des chevilles, des babouches en tissu aux rebords piqués, moelleuses, dont je me souvins. Autrefois, j'en avais souvent portées. Je n'aurais jamais cru que mes chaussures les choqueraient à ce point. Je les enlevai et entrai dans Dirana. Une jeune femme qui découpait un morceau de toile se tourna vers moi et tenta de m'expliquer :

— Elles ont peur pour l'île. Tu la blesses avec tes chaussures, car elle n'est faite que de sable. Le vent emporte le sable et un jour l'île n'existera plus. Elles sont nées ici et elles mourront ici. Elles craignent qu'avec le temps le vent ne découvre leurs corps morts. Pour nous c'est différent, maintenant nous allons parfois sur le continent. Nous, nous nous en irons peut-être un jour, ce monde n'est pas tout ce que nous possédons. Il faut les comprendre.

Je cessai de réfléchir. Je rentrai pieds nus à la maison et attendis le moment où mère me donnerait son journal. J'aurais aimé le lire.

Je ne pouvais dormir. J'attendais le jour de l'office. J'étais agitée à l'idée de voir arriver tous ces hommes le matin, à l'idée de les voir lentement monter les marches, seuls ou en groupe, et arriver comme si de rien n'était, paisibles et silencieux, comme s'ils étaient là depuis toujours.

Et, en vérité, ils étaient là depuis toujours ; ici, en haut, rien n'arrivait sans eux, maintenant je le savais, je sentais qu'ils nous connaissaient encore toutes, qu'ils connaissaient tout de notre vie et de notre mort. Je le pressentais plutôt que je ne le savais, et j'étais oppressée comme je l'avais probablement été en grandissant. Je me souvins de l'une de ces cérémonies, bien des années plus tôt, et de ma grand-mère qui m'accompagnait. D'une main je tenais ma grand-mère, et de l'autre je m'appuyais à une colonne comme j'en avais l'habitude.

Subitement quelqu'un frappa ma main posée sur la colonne. Mon bras retomba le long de mon corps et je me retournai. Je vis les yeux clairs de ma mère et je l'entendis me dire : « Joins les mains ! » Je regardai ma grand-mère qui n'avait pas remarqué l'incident. Les larmes dans mes yeux et la rougeur sur le dos de la main que je tendais vers elle la tirèrent de sa distraction. Elle s'accroupit devant moi et me consola. Entre deux sanglots, je me confiai à elle, et lorsqu'elle apprit ce qui s'était passé, elle se tourna vers sa fille et dit posément : « Eloigne-toi et ne t'approche plus jamais de l'enfant. Reste en retrait, toujours. » Ces mots résonnèrent dans ma tête, puis ils se transformèrent en un bourdonnement de voix autour de nous. Ma mère se retira derrière la colonne et le bord de sa courte jupe plissée s'immobilisa. Des femmes disaient quelque chose à ma grand-mère, si bas qu'il était impossible de les comprendre. Soudain, une autre femme, immense, surgit devant nous et frappa ma grand-mère au visage. Tout s'arrêta. Devant nous, les hommes se figèrent. Bien qu'ils eussent tous entendu, aucun

d'eux ne se retourna. On aurait dit que malgré l'incident qui éveillait leur curiosité ils se devaient de garder un calme apparent. Je me serrai contre ma grand-mère et regardai cette femme puissante qui me dominait. Je n'entendais plus rien en dépit du flot de paroles qui se déversait sur ma mère. Le sang me monta à la tête, j'étais terrorisée. Je sentis la main de ma grand-mère sur moi. C'était ainsi qu'elle me rassurait, dès qu'elle percevait mon désarroi ou seulement le pressentait.

Je me rappelai alors Kate pour toujours, et jamais je n'oublierai la façon dont elle s'était tenue au-dessus de moi, la main sur le visage de ma grand-mère. Elle l'avait frappée et jamais je ne lui avais pardonné ; j'ai toujours souhaité pouvoir lui rendre ce coup.

Je n'avais pas encore rencontré Kate, on la voyait rarement, seulement les jours de messe, comme si elle venait vérifier que nous étions bien tous présents. Elle restait debout sur le parvis de l'église — elle s'était tenue là pendant des années —, droite et impassible, elle nous observait et ne s'émeuvait jamais s'il manquait quelqu'un. Elle n'imaginait pas qu'on pût partir, bien que des hommes s'en fussent allés. Il y avait eu aussi quelques femmes. A chaque fois, c'était comme un grand cri qui s'étendait sur l'île tout entière : elles n'étaient plus là. C'était comme une maison privée de ses pierres, elle s'écroulait. Kate supposait que l'absent était malade ou mort. Elle savait toujours qui était malade. Les morts, eux, étaient enterrés par Lukrija, sa compagne. Et je me souvins de Lukrija. Elle arrangeait le cimetière comme une chambre, le repeignait, le lavait et le nettoyait à toute heure de sa vie. C'est du moins ce qu'il nous semblait, à nous, les enfants, qui la rencontrions parfois. Elle ne revenait du cimetière que pour ramener un autre mort qu'elle portait sur ses épaules. Tout cela m'apparut cette nuit-là. Ma tête douloureuse ne s'apaisa qu'avec les premiers chants d'oiseaux. Je m'assoupis, probablement. Lorsque le réveil sonna, la cérémonie approchait. Je m'habillai et me chaussai selon la tradition. Je m'examinai dans le miroir de l'armoire et pensai que je ressemblais aux autres, dehors. Elles seront contentes. Et c'était bien, trop de leur colère aurait troublé la paix qui régnait. Je tournai le dos au miroir et jetai un regard par-dessus mon épaule. Mon sang se glaça. J'eus l'impression que ma bosse avait grandi, qu'elle me rendait, pour tous ces gens ici, familière, qu'elle me conduisait à cette vie qui m'attendait et que l'île me promettait. J'étais une des leurs, qu'il en soit ainsi. Un jour je partirai.

Ils arrivaient. Baissant la tête, nous patientions devant l'église. Je me rappelai cette place exiguë et les hauts murs de pierre des maisons qui l'entouraient. L'endroit n'avait pas changé. La maison tournée vers l'entrée de l'église était encore là, et son escalier dépourvu de barrière, qui menait au premier étage, résistait au temps. Le rez-de-chaussée a l'air abandonné, pensai-je. Je me tenais

là, et, comme toutes les autres, j'attendais que les hommes se rassemblent.

Une porte claqua sur la place, je vis au sommet de cet escalier une femme — toutes nous la suivions des yeux —, inquiète, fermer à clé rapidement. C'était elle que j'avais rencontrée le jour de mon arrivée. Elle tourna rapidement la tête et dévala l'escalier raide pour nous rejoindre. Maintenant, je me souvenais. Je l'avais déjà vue — oui, enfant, je m'étais tenue sur ce parvis —, cette hâte la caractérisait ; aujourd'hui encore, elle continuait à être en retard.

— C'est Mare, dit une jeune femme près de moi, elle inscrit les enfants dans le registre, tu te souviens ?

Je me tournai vers celle qui venait de m'adresser la parole ; elle me prit tendrement la main, et je frémis. Tandis qu'elle me parlait, j'avais ressenti une peur indéfinissable. Sa main me tranquillisa, et quand, toujours baissant la tête, je me tournai une nouvelle fois vers elle, je reconnus Lana. Que de fois, en cachette, avions-nous joué ensemble à la poupée ! Ces poupées je les emportais sous ma jupe à la cave, car ici les enfants ne jouaient pas dans la rue, ni sur les places, ni sous les arbres. Ma grand-mère me mettait toujours en garde : je ne devais pas montrer mes poupées de chiffon.

Sur la place, tout sembla se pétrifier. Ils étaient là. Les premiers arrivants avaient déjà atteint le haut des marches. Je les regardai, ils se tenaient bien droits, leurs moustaches noires tranchaient sur leurs pommettes saillantes, ils étaient beaux avec leurs vestons et leurs bottes, et lointains, comme si toute volonté les avait quittés ; çà ou là seulement, sur une peau ou sur une main, il en restait encore une petite étincelle. Ils nous méprisaient, je le savais.

Le parvis s'anima, on aurait dit que les blocs de pierre transmettaient aux femmes leur agitation. Beaucoup d'entre elles piétinaient, leur visage baissé rougissait légèrement au passage des bottes. Je vis, en levant un peu la tête, des fronts en sueur, certaines se frottaient les mains comme si elles se préparaient à conclure une affaire, elles déplaçaient le poids de leur corps fiévreux d'une jambe sur l'autre, attendaient quelque chose. Tandis que j'observais ce manège, il me fit songer à une danse paisible, contenue. Il n'y avait pas de jeunes parmi elles. Les jeunes se tenaient à l'écart de ce jeu, je m'en réjouissais, autrefois il n'en était pas ainsi.

Je n'eus plus le temps d'y réfléchir car Lana m'entraînais déjà. Nous pénétrâmes dans l'église derrière toutes les autres, et je ne pus me défaire de la sensation qu'elle me cachait. D'une certaine façon, je lui faisais confiance, mais je ne savais pas exactement pour quoi.

Au moment où nous entrâmes, l'église était en effervescence, les hommes restaient encore debout et les femmes n'avaient pas encore pris place le long du mur, sous le chœur. Lana me tenait par la main, elle voulait que nous restions au

fond, mais la curiosité me poussait, comme si j'aspirais à me retrouver au centre de la cérémonie. Tout le monde se mit à chanter. Ce chant ne semblait pas religieux. Il évoquait un autre pays, exprimait une envie de partir, et pourtant tous restaient, enfermés derrière des barreaux. Les paroles de leur chanson ne trahissaient pas ce désir, mais leur maintien et leur voix avaient un goût d'évasion. Je ne me souvenais plus si cela avait toujours été ainsi. Et puis, autre chose encore dans ce chant m'émut et raviva mes souvenirs, bien qu'il ne s'agît que d'un mot ou deux. On aurait dit qu'ils rendaient grâce aux gens qui s'en étaient allés. Peut-être à ceux qui s'étaient enfuis comme moi, et qui, parfois et depuis longtemps, envoyaient tout ce dont ils pouvaient avoir besoin ?
Moi, je n'avais jamais rien envoyé, et je ne m'engagerai à rien non plus, je le savais sans y avoir réfléchi.
Lana me tira si brusquement par le bras que je chancelai. Je baissai la tête et aperçus Kate et cette cruauté qui l'habitait. Près du mur de droite, sur une chaise haute, elle dominait les autres femmes, comme toujours. Elle n'avait pas changé. Elle m'observait et attendait, toujours aussi forte, le regard toujours aussi impérieux. Je sentis que mon attitude rebelle l'agaçait. Je me remémorai ce jour lointain où je m'en étais allée. Kate garda les yeux sur moi pendant un long moment, j'éprouvais des picotements sur le sommet du crâne. Elle m'avait vue et se souvenait de moi. Je sursautai lorsqu'elle termina le chant par un cri. La cérémonie glissait sur moi. J'avais peur, sans très bien savoir de quoi. Tout était confus, et la crainte ne m'abandonna plus. On aurait dit que j'avais réveillé une vieille anxiété.
Mes pensées s'envolèrent vers cette année où, avant de m'enfuir, un homme, le premier, s'était approché de mon lit. Le premier, dis-je, parce qu'ensuite, sur l'île, nous ne comptions plus, nous ne savions comment oublier cette file qui attendait devant chaque lit. Je dormais alors au rez-de-chaussée, car on m'avait fait déménager subitement. Un beau jour, notre servante avait tout simplement descendu mes affaires.
Il se tenait debout près du lit. Un rai de lumière éclairant son visage m'indiqua qu'il s'agissait d'un homme jeune que je ne connaissais pas. Du reste, nous ne rencontrions jamais aucun homme ; et, même devant l'église, je ne sais pourquoi, nous regardions habituellement par terre.
Il retira lentement sa veste, et je ressentis la menace que recelait mon corps. Il déposa doucement ses habits sur la chaise qui l'attendait au pied du lit, s'assit posément et d'un geste m'ordonna d'enveler ses bottes. Je me rappelle avoir eu peur, car mon ventre frémit. Oui, il frémit, étranger et chaud ; et lui était là, avec ses cheveux bouclés, je le vis rapidement une nouvelle fois, grand, svelte, et il ordonna encore... J'aurais dû me souvenir de quelque chose d'autre, cette dernière

idée interrompit un moment le cours de mes pensées, une chose inconnue s'approchait... Non, rien, car la chaleur qui enveloppa ma peau tandis que, maladroite, je me tenais près du lit, continuait à être vivante. Nous murmurions, il chuchotait fiévreusement, comme s'il se hâtait : « Viens, ma petite, viens.» Je n'ai rien compris. Et voilà qu'il était déjà sur moi, amoureux et tendre, il voulait aller là où je me caressais souvent, en moi, mais j'étais trop étroite et j'avais mal. Subitement ce fut fini. Je le revois debout, habillé, je le revois, grand, dans cette fine lueur, triste, je le revois, déjà en train de partir.
A mon réveil, accablée, je déambulai dans la maison. Je craignais que quelqu'un ait entendu mon hôte. J'attendis toute la journée, mais rien ne se produisit. A un moment, j'eus l'impression que ma grand-mère me regardait comme si elle guettait un changement en moi. A chaque fois que je passais ce jour-là devant le miroir du vestibule, j'avais l'impression que ma nuit s'y reflétait ; j'étais indécise, partagée. Et l'incertitude, à l'affût devant la porte, entra.
Au beau milieu de la nuit, comme la première fois, un homme arriva. Lui aussi se tint près du lit et se déshabilla lentement. Quelqu'un l'avait-il entendu ? me demandai-je. Je ne voulais pas qu'à la maison on apprenne à quoi je passais mes nuits. Ma grand-mère en aurait été affligée. Il se dévêtit lentement et déposa ses affaires, comme la première fois. Il se saisit de mon corps et me prit. C'était différent. Quelque chose était différent. Puis, rhabillé, il se dirigea vers la porte, c'est alors que je compris. Ce n'était pas le premier, j'éprouvai de la honte. Un sentiment d'angoisse m'envahit. Son corps m'avait plu; beau et humide, il avait rampé en moi et moi, heureuse, j'étais restée allongée à son côté.
La journée qui suivit fut pénible. Le premier ne reviendrait pas, c'était de plus en plus sûr. D'autres viendront, s'il doit en être ainsi. Et que pouvais-je faire ? Rien, on ne pouvait rien faire, tout était organisé d'avance et, à l'intérieur de ce cercle, je ne pouvais qu'obéir. Cette sensation d'avoir enfreint l'interdit et d'être coupable ne me permettait pas de parler de mes nuits. Je me taisais donc. Le premier me manquait, je repensais à lui qu'une petite lueur avait éclairé. Les nuits étaient si noires et les rues si étroites que je ne les vis pas tous, et d'ailleurs je ne le souhaitais pas.
Les femmes baissaient la tête, elles se cachaient ; dès lors, moi aussi je me cachai.
Je levai les yeux et regardai Kate qui suivait la cérémonie en silence, et je sus que personne ne m'obligerait plus à baisser la tête. Cette époque était révolue, je l'avais vaincue, car je n'étais plus tout à fait une des leurs, plus maintenant. Je laissai libre cours à mes réflexions, je sentais qu'ici, à la maison, je devais méditer certaines choses.

Quels étaient ces souvenirs, si pleins de douleur et de beauté ? Le premier revint. Je le reconnus. J'étais couchée, sereine, tandis qu'il s'emparait de moi, je n'avais plus peur. Il était arrivé pareil à une pensée, la dernière, toujours présente et neuve, évidente comme le jour et la nuit : qu'il vienne et qu'il reste, qu'il me libère enfin des mensonges et des attentes inutiles, qu'il m'emmène avec lui, qu'il me garde, qu'il me renifle et me lèche, qu'il m'aime et me frappe, qu'il reste, qu'il m'arrose et que j'exhale son odeur, que je dégoûte les gens de la maison et les hommes, afin qu'ils ne viennent plus, qu'ils fuient ma puanteur. J'embaumais ce premier matin comme jamais plus par la suite. Il se tenait debout comme la première fois. Calme et concentré, me sembla-t-il. Il retira son chapeau, son veston, son gilet, sa chemise, lentement, je m'en souviens, et de ses yeux, il fouilla mes pensées, comme s'il voulait savoir si j'étais là. Habituée déjà, je tendis les bras et songeai que, cette fois-ci, la vie n'ordonnait plus rien, que cela se passait en dehors des autres nuits, que lui aussi était accouru vers moi pour trouver le repos.

Dévêtu, il se coucha sur moi. Tout de suite. Il empoigna mes hanches et ne bougea plus. Puis, lentement, il prit mes joues dans ses mains. Avec un calme terrible, il me baisa les cheveux, et moi, je m'abîmai en moi et en lui, paisible aussi, attendant de voir ce qu'il m'apportait. Il tenait mon menton dans sa main fermée, me contemplait, m'embrassait, et moi, je le regardais me prendre avec sa bouche, m'étreindre, me mordre les joues et les lèvres, me lécher le haut du cou sans quitter mon menton, jusqu'à ce que je ne le sente plus, jusqu'à ce que le bout de ma peau devienne le commencement de sa chair, jusqu'à ce qu'il rampe en moi, jusqu'à ce qu'il ne fasse plus qu'un de nous, sur moi, infiniment tranquille, tandis qu'il m'embrassait, soulevait ma nuque, me rapprochait de lui ; puis, le va et vient de nos yeux et de nos bouches s'accéléra, je criai et, dans une jouissance infinie, je m'écartai. Il prit mes mains et les croisa derrière ma tête, de sa jambe il écarta mes jambes et me pénétra. Ce n'était qu'un mouvement de plus, je n'en étais pas consciente, c'était plus de passion, plus de plaisir. Comme je l'aimais ! Il m'avait emportée à la manière d'un rêve. Je restai éveillée, bouleversée et humide, à nouveau j'embaumais.

Les mois passaient, et je me taisais sur mes nuits. Chaque nuit m'apportait plus de silence. D'autres, des vieux, se couchaient aussi sur moi, je les reconnaissais à leur mauvaise haleine et à leur corps flétri. Je baissais la tête et je me taisais, je continuais à vivre, sans rien dire, sans rien comprendre. J'avais peur et parfois je me dégoûtais. Les nuits étaient toujours sombres, jamais une lumière, ou bien seulement pour un instant, quand un rayon parvenait à percer l'ombre qui flottait sur les maisons et les ruelles étroites. Des hommes venaient sans que je souhaite les voir. Je savais pourquoi je baissais la tête. Pourtant, certaines nuits me

plaisaient, elles éveillaient la fièvre dans mon jeune corps, et mes mains s'égaraient sur le dos ou les jambes du visiteur occasionnel.

Le premier revint, il continua à venir. En l'apercevant sur le pas de la porte, je le reconnaissais instantanément, jamais je ne l'entendais arriver, il entrait sans bruit, tranquillement, contrairement à ceux qui voulaient en imposer dans la maison en marchant bruyamment et en claquant les portes. Je pense aussi que les autres ne revenaient jamais, ou alors rarement. Je ne me demandai pas pourquoi, je ne le compris que lorsque lui revint plus souvent.

Pendant la cérémonie, debout sous le chœur, j'observai sans comprendre ces gens autour de moi, et puis Kate qui ne détournait pas son regard, et je songeai que cet homme, que je n'avais jamais vu devant l'église avant les offices, n'était fait que de nuit ; cet homme, mon homme, ce qu'il était probablement impossible de dire à cette époque-là, était pourtant mien. Parfois, si lui ne venait pas, personne d'autre non plus ne venait ; et si quelqu'un venait, c'est qu'il le fallait, c'est ainsi que je le ressentais, je n'opposais aucune résistance, comme sur une charrette, je ne pouvais pas lâcher les rênes, et c'est ainsi aussi que je vivais. Puis il arrivait, avec ses cheveux bouclés et sa taille élancée, exhalant un parfum particulier. Je le recevais comme on reçoit le repos, je m'étendais paresseusement à son côté et me levais guérie. Douces nuits, bien que cet amour fût comme une vague brutale, dont je sortais toute endolorie, les yeux cernés. Il me rendait folle durant ces nuits. Se couchant près de moi, il me touchait ; d'abord il me touchait, puis il me caressait et me berçait, lentement et songeur, il me regardait pour me trouver, et me touchait jusqu'à ce que je ne sente plus mon corps ; j'étais simplement, j'attendais, et l'implorais de me prendre.

Ce n'était pas le moment de penser à cela. L'église s'emplissait de prières. Près de moi, Lana était inquiète, elle me rappela à l'ordre ; mais Uri — « c'est mon nom », avait-il dit — venait à moi en cette heure, il imprégnait mes yeux et mon corps, au point que je me mis à tourner la tête, à le chercher, c'était inouï et puis interdit par je ne sais qui de chercher et d'éprouver du désir, après de nombreuses années, dans son entrejambes troublé. Je me souvins de sa dernière visite. Ensuite, je ne le revis plus.

Le soir tombait. Le vent cognait contre les carreaux, et il faisait encore clair. La porte grinça sur ses gonds, il entra lentement, doucement, cher et tendre, grand et transpercé par le vent. J'étais prête à le recevoir. Il s'allongea et me renversa sur lui. Il m'obligea à rester couchée sur lui, immobile, pareille à lui quand il restait étendu sur moi pendant des heures, puis il se remit à me toucher, il semblait vouloir m'emporter, il remuait lentement sous moi, comme un animal qui va bondir, il m'enlaçait et me regardait. Il me regardait toujours et moi aussi

je le regardais, épouvantée, dépossédée de mon corps, écrasée de passion et de désir ; nous commençâmes à bouger lentement, puis de plus en plus vite, humides et glissants de sueur et de salive, jusqu'à ce qu'il pénètre en moi, et alors plus rien n'existait, excepté les mains, lui, le rythme, la sueur et les larmes que nous léchions, les morsures et la jouissance croissant jusqu'aux spasmes, qui nous enveloppaient d'un murmure funeste. Il resta jusqu'au matin, presque jusqu'au matin. Après, il se sauvait toujours, me semblait-il.

Personne ne me prêtait attention. J'avais l'impression que ma grand-mère m'évitait. Je sentis que j'avais grandi. Elle ne m'ordonnait plus rien, n'exigeait plus rien, et ne me souhaitait plus rien, elle se comportait avec moi comme avec toutes les autres femmes de la ville. Elle ne sait rien, pensai-je, c'est sûr, sinon elle parlerait. Je suis simplement devenue adulte et elle a cessé de s'occuper de moi. Nous nous entendions bien et, en apparence, rien n'avait changé, si ce n'est que parfois son rire me paraissait un peu lointain, inquiet ; alors elle mentionnait toujours les pièces d'or cachées dans la cave. Je n'avais qu'à les prendre si j'en avais envie ; « tu en auras vraiment besoin », avait-elle coutume de dire.

Je me sentais toujours coupable. Je voulais parler. Mes nuits secrètes me rendaient coupable, ne serait-ce qu'en raison du contentement que j'éprouvais quand on se couchait sur moi. Lorsqu'une nuit un homme trapu, couvert de poils, me convainquit de lécher son membre, de le lécher de la pointe jusqu'à la racine et plus bas encore, lorsqu'il se mit à le frotter entre ses mains et que je me sentis brûler, lorsqu'il l'enfonça entre mes cuisses et le roula sur mon ventre et que tout ceci m'emplit de joie, lorsque durant la nuit mon ventre frémit plusieurs fois, alors je sus avec certitude que jamais je ne parlerai. J'étais coupable. Nous baissions toutes la tête, et moi je la baissais encore davantage.

Une nuit, quelqu'un me secoua par l'épaule. Kate, qui n'avait jamais rien signifié dans ma vie, se tenait penchée au-dessus de mon lit. Lukrija l'accompagnait. Je les connaissais toutes deux pour les avoir croisées dans la rue, mais jamais ensemble. La lampe de Lukrija donnait assez de lumière pour que leurs visages fermés me fissent peur. Je dus me lever et les suivre. Le printemps finissait, il faisait déjà doux, et elles ne m'autorisèrent à me couvrir que d'un plaid. « Où est mère et où me conduisez-vous ? » demandai-je atterrée. Elles ne répondirent rien. Là, debout, sous le chœur de l'église, tout resurgissait, d'une façon fulgurante, avec douleur et violence, comme tout ce qui venait de moi. Lukrija me poussa à l'intérieur d'une maison située à l'autre bout de la ville et surplombant la mer. Les corbeaux qui ici ne dorment jamais se démenaient sur le toit, et moi, dans le vestibule de cette maison inconnue, j'attendais. Ici, les femmes attendaient toujours quelque chose, je le savais. Kate qui s'affairait dans une pièce voisine où la lumière était allumée — seul endroit éclairé de la

ville, probablement — m'appela. Transie, je m'avançai et la trouvai vêtue d'un tablier en caoutchouc. Elle m'ordonna de grimper sur une sorte de table. Elle enfonça mes pieds dans des sangles en cuir accrochées à des étriers, afin que je garde les jambes écartées — c'est ce qu'il me sembla —, et referma les boucles. J'étais allongée, et je ne comprenais rien à ce qui se passait. En montant sur la table, j'avais furtivement aperçu à mes pieds un seau rempli de sang et de caillots. Quelque chose allait se produire, quelque chose d'incompréhensible, quelque chose qui me marquerait, qui me ferait souffrir à jamais, et que je voudrais oublier. Je pressentais qu'elles allaient me tuer, et que pourtant je resterai en vie. Elles ne me laissèrent pas réfléchir longtemps. Lukrija m'empoigna par les épaules de ses mains glacées et me regarda dans les yeux. Elle ne me tranquillisa pas. Elle me terrifiait, elle se taisait, tout mon corps sentit qu'elles allaient me faire une chose vraiment effroyable. Je me raidis, mais je ne pouvais fuir. Toute l'anxiété qui s'était accumulée en moi ces derniers temps se libéra. J'avais froid, j'aurais voulu me plonger dans le sable printanier, chaud et doux, j'avais horriblement froid. Je tremblais, de froid et de peur. Et comme je claquais des dents, Lukrija attrapa mon menton et me ferma la bouche d'un geste sec et impérieux. « La paix ! » ordonna-t-elle ; ces paroles furent les seules que j'entendis cette nuit-là ; des paroles prononcées au mauvais moment par les mauvaises lèvres.

Kate enfonça quelque chose de froid et de glacé entre mes jambes. La douleur me souleva les hanches, mais l'une des deux femmes me frappa sur le ventre et je retombai, inerte. Kate continua à pousser cet objet en moi, et je sentis qu'elle allait me vider. Puis, j'éprouvai pour la première fois une réelle souffrance, quelque chose de chaud s'échappait, et je sus que c'était du sang. La douleur dura longtemps, me sembla-t-il, très longtemps, je ne criai pas, je songeai à ma grand-mère, le moment était mal choisi. Douleur sans fin. Kate continuait à chercher au fond de moi quelque chose qu'elle me retirait, et mes entrailles grinçaient, comme si elles se déchiraient dans la douleur, le métal résonnait contre mes cuisses, je me souvins des hommes et je sus qu'elle me les enlevait, qu'elle me nettoyait sans le savoir. Cette pensée m'apaisa, j'attendis qu'elle arrête de creuser dans mon ventre, et fermai les yeux.

Etourdie, trempée de sueur, je m'appuyai contre un mur. J'étais dehors, seule. Le jour se levait. Je tâchai d'avancer et rentrai à la maison. Personne ne m'attendait. Je ramassai quelques affaires dans ma chambre et les déménageai à l'étage. La pièce où j'avais grandi m'attendait, chaude et claire. Je me promis de ne plus jamais mettre le pied dans celle du bas, et je m'endormis d'un profond sommeil.

Traduit par Zdenka Štimac